

une confiance, une bonne foi que je n'ai vues qu'ici, et qui peut-être ne pourraient exister ailleurs. Les faillites y sont très rares, et plutôt l'effet du malheur que l'ouvrage de la cupidité : enfin l'on peut dire que si le dieu du commerce a son principal temple à Lyon, il n'y est honoré que par des mains pures, et n'y reçoit que des victimes sans taches.

Si de l'état du commerce nous passons à celui des sciences, des lettres et des arts, vous serez surpris de leurs progrès au milieu des calculs de l'intérêt et des soins du négoce. Le Lyonnais a naturellement de l'esprit ; il conçoit facilement, il s'exprime avec grâce ; il a pour les étrangers cette affabilité qui naît d'un cœur confiant et facile, et qu'il faut distinguer de cette politesse étudiée, masque d'une ame stérile, qu'on donne et qu'on prend si souvent à Paris pour un véritable intérêt. De ces dispositions heureuses naît une aptitude, un desir de s'instruire qui, lorsqu'il trouve à les satisfaire, le rend sensible aux charmes de l'étude et de la littérature. C'est surtout dans la génération actuelle que l'on remarque ce besoin d'apprendre, la source des jouissances les plus durables, et qui parle si impérieusement à ceux qui, comme vous, sont nés pour être les bienfaiteurs du monde qu'ils instruisent et qu'ils éclairent.

Vous attendez, mon ami, que je vous parle aussi des femmes, et je n'aurai garde d'omettre un article sans lequel mon tableau serait imparfait. Le sexe est ici beaucoup plus beau qu'à Paris. Les femmes y ont de la fraîcheur, de la grâce, et de cette finesse qui rend aimable jusqu'à la laideur : leurs yeux sont très expressifs, leurs gestes animés, leur langage doux et séduisant ; elles annoncent dès leur plus tendre enfance un esprit très actif, des grâces qui n'appartiennent qu'à elles et dont elles tirent un merveilleux parti. Elles paraissent aimer beaucoup la parure, mais plus encore la propreté, c'est donc en elles moins un projet de séduire, qu'un